

AUX MARGES
DE L'ENCYCLOPÉDIE :
CIRCULATION DES SAVOIRS
DE L'ANTIQUITÉ À L'ÂGE
DE L'HUMANISME

Sous la direction de Thibault MIGUET et Anne RAFFARIN



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

L'encyclopédisme peut apparaître comme la réalisation d'un rêve : celui d'un savoir universel. Mais autour de ce rêve existent des zones de turbulence où le rêve se heurte à de multiples obstacles, entre autres, l'existence de champs concurrents (comme la philosophie et la théologie par exemple). Employé pour la première fois par Rabelais¹, le substantif « encyclopédie » a vu son sens évoluer d'un idéal de lien entre les disciplines (XVI^e et XVII^e siècles) à celui d'ouvrage de référence au XVIII^e siècle et jusqu'à aujourd'hui. Il faudra ainsi attendre l'époque des Lumières pour que « philosophe » et « encyclopédiste » deviennent pour ainsi dire synonymes. C'est précisément aux troubles à l'ordre encyclopédique que nous voudrions nous intéresser, aux savoirs établis dans un cadre qui échappe à ce bel ordonnancement, dans un parcours chronologique qui va de l'Antiquité à la Renaissance.

Dans l'Antiquité, si l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien s'impose comme la somme encyclopédique par excellence, des corpus moins imposants, tels les miscellanées des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, les *Satires Ménippées* de Varron et autres *collectanea*, contribuent à la formation et à la diffusion de savoirs de toute nature.

Au Moyen Âge, l'encyclopédisme vise, dans un premier temps, à rassembler ce qui subsiste de l'Antiquité avant d'ordonner l'ensemble des connaissances transmises (mémoire et ordre constituant les deux piliers de l'approche du savoir). L'encyclopédie est-elle pour autant la seule structuration possible de savoirs éclatés dont le rapprochement ou la confrontation prendrait un sens ? L'existence de genres concurrents témoigne de ce que la conservation et l'organisation des savoirs ne peut se laisser cantonner à un genre spécifique : en effet, en amont de l'encyclopédie et en concurrence avec elle, les florilèges peuvent être assimilés à des proto-encyclopédies. Le traité, en théorie à l'opposé de l'encyclopédie (non pas tous les savoirs, mais un seul), déborde parfois de son cadre (comme dans le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckam ou la *Cosmographie* de Bernard Sylvestre). Certaines sommes enfin ont

¹ Nous renvoyons à la note 1 de l'article de Valérie Naas et Eva Falaschi.

comme projet de proposer au lecteur une synthèse complète, non pas de tous les savoirs, mais de tout ce qu'il faut connaître pour être instruit et, à ce titre, se positionnent en concurrents ou en substituts de l'encyclopédie : c'est dès le x^e siècle le but avoué du *Collier unique* (*al-ʿIqd al-Farīd*) d'Ibn ʿAbd Rabbih (Cordoue), ou dans un autre genre, celui de la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse.

À la même époque, une appellation riche d'enseignement sur la mentalité médiévale, celle de *doctor universalis* (parmi lesquels on dénombre Alain de Lille et Albert le Grand, tandis que Thomas d'Aquin est appelé *doctor communis*), devra conduire à s'interroger sur ce que peut signifier pour une œuvre, pour un homme, le fait d'être dit *universalis*. Ce terme recouvre-t-il le même programme d'éducation que celui qui doit former l'*homo encyclopedicus* de Vitruve ?

À l'époque de l'humanisme, la littérature hérite des formes antiques et médiévales qui cohabitent ou se combinent pour élaborer un savoir sur les différentes facettes de l'Antiquité. Le premier corpus qui s'impose est certes celui des *Miscellanées* d'Ange Politien, mais l'on peut songer à d'autres sommes aux formes souples et non figées qui font dialoguer les disciplines. Nous nous proposons d'explorer les ressources offertes par les recueils poétiques, recueils de fables, dialogues, romans, miscellanées, *zibaldone* (ou inventaires), lettres *etc.* jusqu'au début du xvi^e siècle, époque de la publication des *Jours de fête* du napolitain Alessandro Alessandri, qui permettront de réfléchir au rapport entre la totalité et les fragments, entre le savoir unifié et la mosaïque qui, par définition, requiert un travail d'élaboration et d'insertion dans un réseau.

Les formes de circulation du savoir étant au Moyen Âge et à la Renaissance étroitement liées aux lieux où le savoir est dispensé, l'on s'interrogera enfin sur les liens entre les savants et les institutions : des universités médiévales aux collèges humanistes, il n'est pas rare que les contenus, les méthodes, les représentants du savoir s'inscrivent en rupture avec les formes traditionnelles. Si Mary Franklin-Brown a bien exprimé l'idée selon laquelle l'encyclopédie introduit un nouveau mode de pensée et influence les productions intellectuelles d'une époque², ce colloque se propose d'examiner l'influence de formes moins fortement structurées et plus insaisissables sur les modes d'appropriation de la *scientia* au sens large.

² Mary Franklin-Brown, *Reading the world, Encyclopedic Writing in the Scholastic Age*, Chicago, The Chicago University Press, 2012, p. 16.

DIRE LE MONDE DANS L'ANTIQUITÉ

Un premier groupe de trois contributions s'attache aux différentes façons de dire et de décrire le monde dans l'Antiquité.

Valérie Naas et Eva Falaschi («Les œuvres monumentales dans l'Antiquité : l'appréhension globale du savoir avant l'encyclopédie») s'efforcent de prendre en compte la diversité des œuvres monumentales que l'on pourrait ranger dans la catégorie des encyclopédies, et ce avant l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien. Elles font cependant remarquer que l'on ne saurait rassembler ces œuvres dans une catégorie unique, même si elles partagent certaines préoccupations et caractéristiques. Le mot encyclopédie n'étant pas attesté dans l'Antiquité, comment ne pas situer ce corpus dans les marges de l'encyclopédie ? V. Naas et E. Falaschi montrent que c'est l'époque hellénistique qui constitue un moment fondamental pour le rassemblement, la sélection et la systématisation du savoir qui fut ensuite transmis au monde romain. Elles examinent notamment la notion de polymathie qui interdit la classification dans une catégorie bien identifiée.

La contribution suivante offre un parfait pendant chronologique et thématique à ces réflexions. Non plus jusqu'à Pline mais à partir de Pline, non plus en prose mais en poésie, Morgane Cariou («L'inventaire du monde dans la poésie grecque du Haut-Empire») part du constat non dénué de paradoxe que la production poétique en langue grecque des trois premiers siècles de notre ère, malgré son ampleur et la diffusion manuscrite de certaines œuvres, reste encore considérée comme une pratique littéraire marginale. Jeux érudits, virtuosité, divertissement élitaire : voilà à quelles qualifications elle est réduite. Pourtant, comme le montre très bien l'auteur, la poésie impériale transmet en fait une vision du monde pleine et entière tout en cherchant à ordonner les connaissances qui s'y rapportent. Les auteurs étudiés, de Denys le Périégète à Oppien de Cilicie en passant par Manéthon et Marcellus de Sidè, se sont posé dans leurs œuvres les questions auxquelles toute entreprise encyclopédique se doit d'apporter une réponse : comment acquérir un savoir ? Comment appréhender la diversité des sources et l'ordonnement de connaissances pléthoriques ? Est-il possible de tout dire ?

Dans la stricte continuité de ces questionnements, Sylvie Rougier-Blanc («Les *Deipnosophistes* d'Athénée et la collection de savoirs sous les Sévères : un projet hors norme ?») consacre son étude aux 15 livres qui constituent le récit dialogué du banquet fictif mis en scène par Athénée de Naucratis (II^e-III^e siècle ap. J.-C). Dans cette œuvre gigantesque et